

L'éthique protestante et le roman du capitalisme

Jacques Lecarme

DANS ROMAN 20-50 2008/1 n° 45 , PAGES 25 À 36

ÉDITIONS SOCIÉTÉ ROMAN 20-50

ISSN 0295-5024

ISBN 9782908481617

DOI 10.3917/r2050.045.0025

Date de mise en ligne : 13/01/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-roman2050-2008-1-page-25?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société Roman 20-50.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'éthique protestante et le roman du capitalisme

Avec Jacques Chardonne, on n'échappera pas aux jugements de valeur, en général dépréciatifs. La gauche littéraire n'a pas cessé de reprocher au président François Mitterrand une prédilection coupable pour cet écrivain de droite, son voisin des Charentes. Or, dans une chronique fort bien pesée¹, Mitterrand rangeait Chardonne parmi « une gerbe de bons écrivains mineurs », tous charentais, qui lui auraient appris le sens du mot juste, mais l'auraient dissuadé de choisir la carrière de l'écrivain, plutôt que celle de la politique. Voilà un jugement bien réservé sur l'auteur de *L'Épithalame*, que Charles Du Bos² ou Edmond Jaloux admiraient fort, ou de ces *Destinées sentimentales*, qui ont tenté Olivier Assayas et qui procurent aujourd'hui, à un lecteur non prévenu, de singuliers bonheurs de lecture, que l'on ne trouverait plus dans la thématique des années 30. Mais comment estimer, chez Chardonne, la personne réelle (que nous connaissons mieux par la publication de certaines correspondances, les pires restant à publier) et surtout le citoyen-engagé dont on s'est gardé de rééditer la *Chronique privée de l'an 40^e*, publiée en 1941, mais déjà connue de l'opinion par une séquence recueillie dans la *Nouvelle Revue française*

1. — François Mitterrand, *L'Abeille et l'architecte, chronique*, Flammarion, 1978, p. 342-343.

2. — Charles Du Bos, « Sur *L'Épithalame* de Jacques Chardonne », *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} décembre 1921 – repris dans Charles Du Bos, *Approximations*, Fayard, 1965, p. 157-164.

3. — Jacques Chardonne, *Chronique privée de l'an 1940*, éd. Stock, Delamain et Boutelleau, mars 1941 (Le public est ici plus net que le privé : cf. p. 216 : « Mais nous pouvons inaugurer l'entente avec l'Allemagne, ce commencement de la sagesse pour l'Europe », et, *passim*, les éloges répétés de la « correction de l'occupant »).

de Drieu? Cet appel prématuré à une collaboration euphorique avec l'Occupant nazi était assez désarmant de candeur. Un riche producteur de cognac s'enchantait de recevoir l'officier de la Wehrmacht qui s'est installé dans sa demeure. Au moins celui-là sait apprécier la vertu de son cognac raffiné. Il vaut bien mieux que ces Français lamentables qui ont voté pour le Front populaire et qui ruinent par leurs grèves les grandes entreprises patrimoniales! Pour Chardonne, la solidarité de classe l'emporte de beaucoup sur le sentiment national, et l'Europe nouvelle, qui rassemblerait les élites économiques, convient aussi à son pacifisme. Ce coup de foudre pour l'occupant sera confirmé par deux voyages officiels dans l'Allemagne nazie. À la Libération, Chardonne devra à un fils résistant (qu'il a fort peu aimé) une impunité relative (quelques semaines dans une prison charentaise) et un non-lieu indulgent. Après une période de silence, il se reconstruira une figure d'écrivain exilé, victime de l'épuration, fidèle à ses choix de l'Occupation, furieusement hostile au Général de Gaulle et au « résistancialisme ». Ainsi *Vivre à Madère* (1956), où la figure du fugitif se substitue à celle du riche entrepreneur, multiplie les références à Drieu la Rochelle, comme si le suicide de ce dernier exonérait de toute responsabilité ses compagnons du voyage à Weimar. Certes la maîtrise de l'écrivain n'est jamais ici en défaut, mais Chardonne n'a pas réussi cette rédemption par la création littéraire que son ami Morand a accompli, avec *Fin de siècle* ou avec *Venises*. Reste une énigme pour le lecteur : est-ce bien le même écrivain qui a composé ces *Destinées sentimentales*, un miracle d'ordre et d'harmonie, et qui a déconstruit ce *Vivre à Madère*, rhapsodie de fuites, de feintes et de retraits? Comment l'éthique protestante et l'esprit d'un capitalisme bienfaisant⁴ ont-ils laissé place à une pensée cynique et à l'art aristocratique de déplaire? Les déterminismes sociaux et les imprévus de l'Histoire en rendent mieux compte que l'itinéraire propre à un écrivain. Mais il est encore trop tôt pour considérer de sang-froid des engagements aussi aberrants. On peut et on doit lire *Les Destinées sentimentales* sans tenir compte des futurs écrits collaborationnistes, et même en les ignorant délibérément. Mais on ne peut pas lire *Vivre à Madère* ou la *Correspondance Chardonne-Nimier* sans se voir rappeler à tout instant qu'après l'Occupation, la Libération, et l'Épuration, ce vieil homme persiste et signe, n'ayant rien appris ni rien oublié. L'histoire littéraire n'a pas assez étudié ce syndicat occulte des écrivains français, rescapés des cours de justice, qui méditeront revanche et réhabilitation jusqu'à leur décès, et qui n'obtiendront, au mieux,

4. — Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, éd. et trad. par J.-P. Crossein, éd. Gallimard, coll. « Tel », 2004. Il est peu vraisemblable que Chardonne, lecteur avaricieux, ait lu ce grand classique de la sociologie des religions. Mais, par expérience, les capitalismes allemands, anglais, américains lui sont familiers.

qu'une élection à l'Académie Française. Ils nous assurent, tous, qu'ils ont été des victimes...

* *

*

En 1953, François Mauriac, au sommet de sa gloire médiatique, consent à évoquer Chardonne, dans sa tribune de *L'Express*:

Les *Œuvres complètes* servent beaucoup Chardonne. Des trois volumes qui composaient *Les Destinées sentimentales*, j'avais gardé le souvenir d'une histoire un peu languissante, coupée de temps morts. Réunis en un seul tome cela donne un beau roman, en dépit de quelques chapitres visiblement « rapportés » ; mais l'ensemble frappe, a le charme des récits plus courts de Chardonne. D'où vient cette séduction ? D'un langage exactement approprié à la vérité des sentiments. Le ton est ce qu'il doit être : le chef d'œuvre du « ni trop, ni trop peu », la note presque toujours d'une justesse exquise. Ce sont les qualités d'un écrivain qui lui assurent la seconde place et ses défauts qui le mettent au premier⁵.

Les amis de jeunesse, entre Bordeaux et Barbezieux, sont voués à devenir des ennemis intimes. Mauriac ici jubile, perfidement, de toutes les restrictions apportées à cet hommage du Résistant au Vichyssois. On peut pourtant imaginer que la publication échelonnée entre 1934 et 1936 des trois parties du roman (« La Femme de Jean Barnery », « Pauline », « Porcelaine de Limoges ») a produit frustration et déception chez des lecteurs habitués alors à des romans-fleuves dynastiques, ces feuilletons bourgeois des années 30. Ni nouvelles, ni romans, mais des fragments en instance de rassemblement. L'éditeur, c'est-à-dire Chardonne lui-même, co-directeur des éditions Stock, a bien desservi l'auteur Chardonne, mais en bon entrepreneur, a dû y trouver son compte. Il faudrait ici étudier les remaniements que Chardonne a apportés à son roman entre 1947, aux éditions Grasset, et 1953, dans les *Œuvres complètes*, chez Albin Michel. Chardonne n'est plus son propre éditeur, puisque son ami Delamain l'a écarté de la direction de Stock. À lire aujourd'hui le volume, dans sa version « définitive », on trouvera Mauriac bien avare de compliments. Point de chapitres plaqués, pas de temps morts, mais une longue et lente durée romanesque, qui de 1905 à 1935 environ, rend sensible le cours de l'Histoire dans ses alternances de construction et de destruction, et aussi le déclin d'une France, frappée par une guerre qu'elle a cru gagner, devenue une puissance économique de second ordre. Il y a plus que la simple « note juste », il y a une savante orchestration des thèmes religieux,

5. — François Mauriac, *Bloc-Notes 1952-1957*, Flammarion, 1958, p. 39 (entrée du 21 juillet 1953). Le bloc-notes de Mauriac était passé de la *Table ronde* à *L'Express*, grand hebdomadaire de la gauche moderniste, alors.

sentimentaux, industriels, commerciaux, et il se déploie une symphonie de l'ancien et du nouveau monde, porteuse d'enthousiasmes, de nostalgies et d'afflictions, dotée d'une aura mélancolique et d'une lumière qui fait penser aux Impressionnistes. Mauriac, en 1953, doute peut-être de l'avenir de ses propres romans. Et si l'on comparait ses *Destins* (1928) aux *Destinées sentimentales* de Chardonne, on percevrait mieux les forces et les vertus de ce roman. Dans la longue postérité de *L'Éducation sentimentale* (qui se veut aussi éducation socio-politique), le triptyque de Chardonne est œuvre de premier plan, et non de second rayon.

Pour bien juger de la singularité de ces *Destinées sentimentales*, il conviendrait de les resituer dans une prestigieuse production des années 30, celle des romans dynastiques de la grande bourgeoisie industrielle ou financière, de leur essor à leur apogée, et de la prospérité au déclin, sinon à la chute finale. Le public adore alors ces romans au long cours, qui sont le plus souvent des romans-fleuves et qui aujourd'hui nous lassent par leur prolixité inépuisable. Comme la guerre de 1914-1918 et la crise de 1929 ont bouleversé les fortunes établies et les règles du jeu, presque tous les romanciers se focalisent sur l'immédiat avant-guerre, et en particulier sur les années 1913-1914. Jules Romains (*Montée des périls*), Roger Martin du Gard (*L'Été 1914*), Aragon (*Les Beaux Quartiers*), Drieu la Rochelle (*Rêveuse bourgeoise*) se plaisent à saisir cette bourgeoisie au sommet de sa puissance, mais dans l'imminence de sa chute. Il entre aussi quelque nostalgie à recréer les derniers jours d'insouciance et de paix. Mais, sur cette bourgeoisie qui se croit souveraine, le romancier adopte le ton de la satire et du procès. Cette classe honnie, mère de toutes les injustices, tenue pour responsable de la guerre de 1914, est promise à l'extinction, depuis qu'avec la révolution bolchevik de 1917, une grande lueur s'est levée à l'Est. Que le romancier soit communiste, comme Aragon, fasciste, comme Drieu, libéral, comme Martin du Gard, radical-socialiste comme Jules Romains, il écrit toujours *contre* cette grande bourgeoisie, non sans éprouver de temps à autre une envie inconsciente pour sa puissance et son luxe. Mais, faute d'appartenance ou d'expérience, ces romanciers ne se soucient pas de nous expliquer les ressorts économiques de cette puissance ; ils n'aiment pas parler d'argent, ni d'investissement ni de spéculation. Mis à part Jules Romains, qui met bien en scène des capitaines d'industrie, comme Haverkamp, ces excellents écrivains se révèlent tout à fait incompétents sur les mutations économiques en cours. Ainsi Martin du Gard néglige de nous informer sur les sources de la fortune d'Oscar Thibault, et Aragon, avec son industriel de l'automobile Wisner, tombe dans la caricature populiste. Si la haine de la bourgeoisie constitue bien le climat consensuel des années 30, il reste que les écrivains voudraient bien acquérir, par leurs succès publics, le mode de vie de ces grands bourgeois, et en particulier de fastueuses résidences secondaires (ils y par-

viendront parfois). Les grands romans des années 30 penchent à gauche, mais l'épopée du prolétariat les inspire moins que la satire féroce d'une grande bourgeoisie où l'on ne saurait ni ne voudrait pénétrer. C'est Drieu la Rochelle qui a le mieux exprimé cette ambivalence, quand, à la fin de *Rêveuse bourgeoisie*, il évoque de futurs exclus de la classe dominante : « Le soleil les baignait de promesses : c'était l'été de 1913⁶. » Pour Drieu comme pour ses confrères, cette bourgeoisie est dépourvue de grandeurs et de vertus, elle est affectée d'une profonde bêtise. C'est dans les masses révolutionnaires ou dans les bandes fascistes programmant également la liquidation de cette bourgeoisie, que se sont réfugiées la grandeur, la vertu, l'intelligence politique, et surtout la fraternité. Mais cette bourgeoisie est-elle si « rêveuse » et donc si condamnée que le pensent nos romanciers, et le capitalisme est-il si proche de sa fin, comme le disent des hommes de gauche qui n'ont guère lu *Le Capital* de Marx ?

C'est là qu'intervient – et que l'emporte – Chardonne. Certes il est d'abord un écrivain surdoué, souverainement classique, économe de ses livres et de ses phrases, qui a démontré sa maîtrise dès 1924 avec *L'Épithalame* et qui semble, dans sa sécheresse allusive, tout à fait étranger à son environnement littéraire. Mais, avant d'être un écrivain, d'ailleurs intermittent, il est un entrepreneur, issu de fort grandes familles. Par sa famille charentaise, les Boutelleau et les Delamain, il connaît une dynastie de distillateurs et de négociants de cognac, l'exportant pour l'Amérique, résistant à toutes les crises, depuis celle de phylloxéra jusqu'à celle de 1929. Le lecteur qui aurait du mal à trouver en librairie des livres de Chardonne peut aviser à la devanture des magasins Nicolas une bouteille de cognac Delamain, coûtant 62 euros. Dans *Les Destinées sentimentales*, M. Pommerel veille à la propagation de ce trésor culturel, toujours à la merci d'une perturbation domestique ou mondiale. Mais à la saga du cognac s'ajoute la légende de la porcelaine limousine : Chardonne est allié aux Haviland de Limoges. Venus d'Amérique, ils ont le monopole de la production à Limoges et celui de l'exportation aux États-Unis. Cette bourgeoisie, obsédée de technologie et d'innovation, s'est déjà mondialisée, bien plus que la littérature romanesque. Le père de Jacques Chardonne, qui s'est orienté vers l'innovation agricole, s'est ruiné –, ruine qui laisse un train de vie décent, mais qui marque le fils : les bourgeois de ses romans sont de grands inquiets qui prévoient le déficit, le découvert, la faillite, la liquidation, comme ceux qu'avait créés, en 1900, Thomas Mann avec ses *Buddenbrook*. Le jeune Chardonne sera, lui, un chef d'entreprise avisé et déterminé. Il fonde avec son cousin Delamain une maison d'édition prospère, dont il évince sans ménagement le propriétaire Stock, et dont le sigle sera « Stock, Delamain et Boutelleau », ce troisième

6. — Drieu la Rochelle, *Rêveuse bourgeoisie*, éd. Gallimard, 1937, p. 284.

nom étant celui de notre écrivain, qui prendra « Chardonne » comme pseudonyme littéraire. Boutelleau, qui publie tout Chardonne, restera un éditeur à fort revenu jusqu'à la catastrophe de 1944. Il y a donc une triple expérience de l'entreprise, indirecte ou directe, chez Chardonne. Face à l'incompétence ou à l'incuriosité de ses confrères plus célèbres, il convainc d'emblée son lecteur que, lui, il sait de quoi il parle : il lui communique cette certitude d'une justesse et d'une exactitude que notait, en maugréant, Mauriac. On somme aujourd'hui, non sans raison, l'École et l'Université de « s'ouvrir à l'entreprise ». À la littérature des années 30, qui l'ignorait tout en prétendant le dénoncer, Chardonne apporte l'accent – et peut-être la splendeur – du vrai.

* *
*

Dès la deuxième ligne de notre roman, intervient un pasteur, Jean Barnery. À la fin du récit, trente ans plus tard, Jean Barnery, toujours protagoniste, n'est plus pasteur, sur un plan socio-professionnel, mais le chef d'une grande entreprise de porcelaine, au bord de la faillite, lui-même étant aux portes de la mort, souffrant de tuberculose osseuse, animé d'une sagesse héroïque et désespérée à la fois : « C'est curieux, il vient un âge où sauf la douleur physique, on n'éprouve plus rien qui vous soit vraiment personnel. Votre sensibilité a transmis. On n'est heureux, on ne souffre que par d'autres. Ce qui reste de soi-même est méconnaissable⁷ ». Jean Barnery, à Barbezac (entendez : Barbezieux) est d'abord un pasteur calviniste exemplaire, en terre catholique. Ce puritain a dû écarter du foyer conjugal son épouse, pour délit de coquetterie (Nathalie) et sa fille, Aline. La minorité protestante – une centaine d'âmes – se doit d'être exemplaire, face à des catholiques qui s'en remettent aux vertus absolutaires de la confession. Le pasteur, obsédé par sa responsabilité conjugale, se résout à tenter une nouvelle expérience de cohabitation. Mais Nathalie n'a rien perdu de sa haine et de son ressentiment. C'est l'enfer à Barbezac. Le pasteur décide de divorcer, mais d'abandonner à son épouse la totalité de sa fortune, consistant en parts majoritaires de l'entreprise *Barnery et C°*. Il décide aussi de renoncer à son état de pasteur. À Paris, puis en Suisse, il refait sa vie avec Pauline, malade, sans profession, et s'applique à réaliser un bonheur conjugal, et à parfaire cet amour qui est beaucoup plus que l'amour, selon Chardonne, c'est-à-dire un Absolu qui ne peut être atteint que dans l'ordre du relatif, misérable miracle. Mais la firme Barnery, après la mort du père fondateur, n'a pas d'héritier direct compétent. On appelle donc l'ex-pasteur, qui a jadis montré ses compétences dans les responsabilités commerciales. Il répond

7. — Chardonne, *Les Destinées sentimentales*, éd. Albin Michel, 2001, p. 451.

à l'appel de l'entreprise entière, tout en sachant qu'il sacrifie son bonheur conjugal et qu'il ne saurait enrayer le déclin de la porcelaine limousine, face à la concurrence allemande, à la défection américaine, et surtout aux exigences des syndicats ouvriers et des leaders socialistes. En somme, Jean Barnery n'a jamais cessé d'être pasteur des âmes, quand il a fait retraite en Suisse avec Pauline, la femme juste et aimante, et moins encore quand il a assumé la responsabilité d'une usine exportatrice, moderne, forcément moderne, qui donne à Limoges des centaines d'emplois. Il a dû devenir un expert en innovations technologiques, et affronter sans relâche le choc du futur. Dans la parenthèse de la grande guerre, profondément pacifiste, il est parvenu à une fraternité, qu'il ignorait jusque-là, avec ses hommes, des paysans et des ouvriers. Et il a refusé toutes les tentations du nationalisme. De sa vie proprement spirituelle, peu de chose nous sont dites (ce qui est logique chez un protestant), sauf un sentiment métaphysique de la responsabilité comme un absolu intangible.

Un roman d'« éducation sentimentale », après Flaubert, traite toujours des problèmes du couple homme-femme, de manière prioritaire, et c'est là la spécialité que l'on a accordée à Chardonne, ce misogynne convaincu de tous les clichés sexistes. On va d'ailleurs de surprises en surprises. Pour Jean Barnery, quand il déprime, « les mots solitude et injustice évoquaient exclusivement l'iniquité originelle, l'échec, la démence de la vie que figurent les rapports de l'homme et de la femme »⁸. Mais, une fois retrouvée la femme de sa vie, il souscrit aux paroles de Pauline la bien-aimée : « L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour. On ne peut démêler un sentiment si simple... Il y entre toujours autre chose, l'âme après les sens, l'âge, la douleur... » Barnery, qui figure ici un double de Chardonne, moins l'écriture (c'est-à-dire l'essentiel), répond modestement : « Si j'étais un écrivain, je l'affirmerais, ce serait une excuse à ma paresse⁹. » Chardonne excelle ici dans une esthétique de la simplicité et dans une transposition généralisante de ses expériences personnelles. Mais sa vertu principale n'est pas là ; Proust, Mauriac, Giraudoux, Morand font aussi bien, et sans doute mieux. Au-delà de cette « éducation sentimentale », somme toute classique, il y a une éducation socio-professionnelle beaucoup plus originale et que notre gauche intellectuelle n'a pas dû apprécier, celle du patron vertueux et du capitaliste laborieux. Il s'agit de cette « entreprenante bourgeoisie industrielle », pour reprendre une formule de Jean Jaurès. Seul Chardonne pouvait la considérer et la figurer de l'intérieur, en rendant respectables ses valeurs, ses projets, et même ses illusions. Car tout le personnel du roman, en général de formation et de foi protestantes, obéit à des exigences éthiques, même quand il s'agit d'un leader socialiste comme Pierre Vouzelles. La discrétion

8. — *Ibid.*, p. 169.

9. — *Ibid.*, p. 227.

tion et la concision de Chardonne lui interdisent toute apologie pour ces capitalistes des années 1910, et pour un capitalisme déjà dépassé vers de nouvelles formes plus financières qu'industrielles. Mais il suggère une capacité quasi-prométhéenne de création, d'innovation, d'invention, de perfectionnement. Il vient un moment où les distilleurs de cognac et les manufacturiers de la porcelaine deviennent, plus que des artisans de la qualité, des artistes à la recherche d'un absolu. Ces capitalistes, toujours en quête de nouveaux fonds, deviennent des héros de roman, et des justes selon l'éthique ou la déontologie. Cela ne nous surprendrait pas dans un tableau de l'Amérique selon Tocqueville, mais nous choque fort si nous nous référons à la France du Front populaire et des conquêtes syndicales. C'est peu de dire que Chardonne écrit à contre-courant des lieux communs de la littérature. Oui, mais il s'agit de protestants. Si discret que soit Chardonne dans un récit borné à la narration et à la description, si allusives que soient les références à la vie religieuse, le lecteur doit bien remplir les blancs du roman par la thèse bien connue, que l'on doit à Max Weber et que l'on simplifiera grossièrement ici : il y a corrélation (mais non lien de causalité) entre l'émergence du protestantisme, avec, au premier plan, l'apparition d'une éthique rigoureuse, et l'esprit du capitalisme, c'est-à-dire une conversion, au nom de valeurs religieuses, à la pratique du capitalisme. Max Weber, dans son grand traité de sociologie religieuse, a minutieusement distingué, pour les variétés de la Réforme, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, les États-Unis, mais il a négligé la France. Le roman de Chardonne remplit donc une case vide de la sociologie weberienne, et c'est l'une des puissances du roman (chez Chardonne comme chez Thomas Mann) que de rivaliser victorieusement avec la pensée sociologique : l'éthique n'est plus explicitée, elle est incarnée et figurée.

Si l'on suit Max Weber et Jacques Chardonne dans leurs discours hétérogènes et complémentaires, le Réformé, privé de confession et de sacrement, se retrouve seul sous le regard de Dieu, un Dieu inconnaisable qui ne se prête qu'à une relation mystique. L'individu, qui ne sait s'il est prédestiné par Dieu, va tout investir dans sa vie professionnelle, puisque c'est son destin et sa vocation. Hanté par l'idée de sa responsabilité personnelle, il va adopter une stricte méthode dans sa pratique et en particulier une gestion programmée de ses intérêts. Il doit s'enrichir, à la fois pour Dieu et le bien commun, dépenser le moins possible et réinvestir le plus possible pour accroître sa richesse. La réussite économique est pour le Juste le signe positif de son élection par Dieu, et une conscience professionnelle extrême sera la seule voie de salut, puisqu'elle concilie la foi et les œuvres. Dans des analyses subtiles, Max Weber montre comment le calvinisme, le puritanisme, l'anabaptisme, le quakerisme, si différents qu'ils soient, convergent vers le devoir de s'enrichir et donc

vers une éthique du capitalisme. Chez Chardonne, on trouve dans Jean Barnery ou dans M. Pommerel des justes scrupuleux et obsessionnels pour lesquels le profit est sacré dans la mesure où, réinvesti, il assure le progrès économique et social de la communauté. Les Haviland (ici les Barnery) avaient des origines quakers, et l'on sait que s'il y eut en France une Haute Banque protestante, il n'y eut pas une Haute Banque catholique. Max Weber semble d'ailleurs réticent envers le calvinisme, qui lui semble trop rigoureux dans son devoir d'enrichissement, par opposition à la défiance vis-à-vis de l'argent qu'on trouve dans le catholicisme, mais aussi dans le luthéranisme, peu répandu en France : « il manquait, note-t-il, à la piété luthérienne cette incitation à un contrôle de soi constant et par là, d'une manière générale, à une réglementation planifiée de la vie personnelle, telle qu'on la trouvait dans l'inquiétante doctrine du calvinisme¹⁰. » L'acquisition méthodique de la richesse, en conformité avec les règles de l'éthique et de la probité, donnera ainsi l'espoir du salut. Avouons-le : il n'est pas facile de comprendre comment une doctrine de la prédestination restreinte à une infime minorité d'élus peut aboutir, non à un fatalisme désespéré, mais au volontarisme hyper-tendu de tout un chacun vers la sphère intra-mondaine, la transcendance divine étant si bien marquée qu'elle ne se laisse appréhender d'aucune manière par les fidèles. Mais les analyses de Max Weber, et ses enquêtes historiques, font entrevoir les voies de ce retournement. Pour parler brutalement, dans le calvinisme, il n'y a pas de mauvais riche (comme chez Bossuet), pas de bons pauvres, ni de mendiants respectables. Et, chez Chardonne, il pourrait y avoir des bons ouvriers, s'ils se contentaient des hausses de salaire que peuvent et veulent accorder les patrons, mais les usines de porcelaine ne résisteront pas à huit grèves consécutives¹¹, et la concurrence allemande s'empare de tous les marchés. Pour le pasteur comme pour le chef d'entreprise, c'est Dieu qui l'a mis là où il est et cette prédestination ne contredit pas la responsabilité et la liberté totale du fidèle. Le grand changement des mentalités serait né, toujours selon Max Weber, de « la doctrine de la prédestination du calvinisme ». Le romancier, agnostique dans ses énoncés narratifs ou dans ses dialogues sans commentaire, ne fait aucune référence théologique. Mais il nous semble que le choix du titre « les Destinées sentimentales » ne peut que nous aiguiller vers l'idée de la prédestination. Chardonne, qui avait entendu parler de Marx, n'a sûrement pas lu Max Weber, mais l'imprégnation protestante est si forte que, dans tout son roman, on ne trouvera pas un seul catholique : seul

10. — Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p.149.

11. — Cf. une interview de Jacques Chardonne à *L'Express*, recueillie dans Madeleine Chapsal, *Les Écrivains en personne*, Julliard, 1960, p. 97-105. Chardonne raconte ces huit grèves fatales à l'entreprise de Limoges : « J'étais à la fois l'ami de Jean Jaurès et parent des grands porcelainiers de Limoges. »

a le droit d'y vivre le troupeau des élus calvinistes ou quakers. La vie ecclésiale est fortement marquée : quand le pasteur se laisse attirer par la vertueuse Pauline, il lui propose d'être « monitrice » au catéchisme ; elle refuse en plaidant l'indifférence. La fille du pasteur, Aline, après être tombée dans des débauches parisiennes, se vouera à l'état de diaconesse. La minorité protestante en France a sécularisé la foi et l'a accordée au capitalisme toujours plus puissant, même si la crise de 1929 fera croire à sa disparition. Elle a aussi, contrairement à son ennemie l'Église catholique, soutenu la République et informé ses institutions. L'Affaire Dreyfus lui a permis de manifester un civisme exemplaire... Finalement, le roman de Chardonne est moins celui du capitalisme menacé que celui de l'éthique de la responsabilité. Les héros de roman ne sont plus des rentiers alanguis, mais des entrepreneurs résolus, des héros positifs, pour reprendre la nomenclature de Jidanov, si en vogue vers 1936 dans la littérature de gauche. Pour tout dire, les Justes de Chardonne ont une dimension métaphysique et romanesque qui manque aux « hommes de bonne volonté » de Jules Romains, trop séduisants et trop intelligents.

Il y a dans *Les Destinées sentimentales* une grande unité d'action et de ton, et une qualité toute classique. Comme M. Pommerel distille la fine champagne la plus exquise, et comme Jean Barnery finit par trouver un vert céladon unique, Chardonne atteint à une beauté tranquille de la parole, que Roger Nimier n'a pas tort de comparer aux *Falaises de marbre* de Jünger, mais qu'on serait bien en peine d'expliquer. Tout au contraire, *Vivre à Madère* propose une grande bigarrure de style, et un contraste déroutant entre les deux séquences du voyage à Madère et du retour en France, la première se composant sur le modèle du roman policier ou picaresque, la seconde se décomposant comme si le narrateur, qui semble bien être Chardonne lui-même, procédait à sa propre dissolution. Deux allusions à Drieu la Rochelle semblent être significatives. Chardonne n'a guère connu ni lu Drieu, mais il lui a fait le cadeau compromettant d'une chronique controversée, dans le premier numéro de *La N.R.F.*, reprise par Drieu, en décembre 1940. Ensuite il a loué Drieu et Alphonse de Châteaubriant de l'avoir précédé dans l'appel à une collaboration avec l'Occupant¹². Dans *Vivre à Madère*, le narrateur enquête sur le possible suicide de son ami Charles Vignol, suicide démenti, puis confirmé de manière bien obscure. Le souci du suicide ne peut que le renvoyer au suicide de Drieu la Rochelle, salvateur pour Chardonne et pour quelques autres égarés : « Il en fut ainsi, pour moi, lors du suicide de Drieu ; je ne pouvais me l'expliquer et ne cessais d'en chercher la cause ; elle

12. — Cf. Chardonne, *Chronique privée de l'an 40*, Stock, 1941, p. 213-214. « Drieu la Rochelle et A. de Châteaubriant nous invitent à considérer la grandeur de la construction européenne, où la France peut espérer une existence moins troublée. » C'est mal comprendre Drieu qui rêve de perturbation, de parti unique et de révolution fasciste.

se confondait avec l'homme tout entier, imperceptible à tous, ignorée même de celui qui en subit les effets. Ainsi de tous nos actes¹³ ». Ici Chardonne fait preuve d'une divination extraordinaire, à moins qu'il ait pu lire *Récit secret* dans l'édition privée de 1951. À la fin du récit, le narrateur ne sait comment reproduire les paroles d'Angèle, qui lui manifeste une certaine résistance dans la contradiction : « Je n'ai vu que chez Drieu, le silencieux, cette façon de s'exprimer en mots éteints, presque insaisissables et qui vous transperçaient par je ne sais quelle vertu aiguë, quel poids dans l'indéterminé¹⁴. » A-t-on jamais mieux exprimé, justement, la note commune aux *Destinées sentimentales* (1936) et à *Rêveuse bourgeoisie* (1937), ces romans du silence qui savent saisir l'insaisissable ?

Jacques LECARME
Université de Paris 3

13. — Chardonne, *Vivre à Madère*, Grasset, « Les Cahiers rouges », p. 52.

14. — *Ibid.*, p. 163.



Marthe, Maurice, Jacques et Etha (photo M. Delamain),
Une jeunesse charentaise, p. 82.